



**HAL**  
open science

# Les recherches conjointes, une épistémologie quantique-pragmatiste de l'expérience de l'interaction entre chercheurs et acteurs sociaux concernés

Philippe Lyet

► **To cite this version:**

Philippe Lyet. Les recherches conjointes, une épistémologie quantique-pragmatiste de l'expérience de l'interaction entre chercheurs et acteurs sociaux concernés. *Les Dossiers des sciences de l'éducation*, 2023, 48. hal-04271517

**HAL Id: hal-04271517**

**<https://hal.science/hal-04271517>**

Submitted on 6 Nov 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

## **Les recherches conjointes, une épistémologie quantique-pragmatiste de l'expérience de l'interaction entre chercheurs et acteurs sociaux concernés**

**Philippe LYET**

Askoria & Grande École des Solidarités, Rennes

### **Introduction**

Cet article se propose de clarifier l'épistémologie d'une pratique de la recherche, développée notamment dans un courant des sciences de l'éducation et de la formation (SEF) qui met au travail avec les acteurs sociaux concernés l'activité de ceux-ci au cœur des processus institutionnels, de leurs contradictions et de leurs paradoxes (Lourau, 1969 ; Monceau, 2013 ; Lyet, 2020). Nous la nommerons recherche conjointe parce que deux cochercheurs, des chercheurs scientifiques et des acteurs sociaux, conçoivent, conduisent, analysent, produisent et diffusent, conjointement mais chacun à leur manière et à leur place, une recherche dans ses différentes dimensions.

Dans les recherches conjointes auxquelles nous avons participé, les questions mises au travail sur les enjeux institutionnels et de pratiques ont résulté d'une mise en discussion des questionnements et des analyses réciproques des deux partenaires. Quant aux méthodes mises en œuvre, si elles portaient d'une proposition des chercheurs (ce sont eux qui ont du métier en la matière), elles ont progressivement été ajustées pour que les acteurs sociaux puissent s'en saisir. Il en est de même de la plupart des analyses et des productions.

Les processus et les résultats des recherches conjointes sont ainsi produits par deux cochercheurs qui sont en interaction mais qui ne jouent pas le même rôle. Cette dynamique est le signe de l'émergence d'une communauté singulière de corecherche<sup>1</sup>, dans ses dimensions à la fois cognitives, sociales et politiques, en tant qu'espace dans lequel les membres ont le pouvoir d'orienter la mise au travail des savoirs et des connaissances.

La communauté de corecherche ne crée pas seulement un espace, elle développe un processus temporel qui conduit les deux protagonistes, à mesure qu'ils deviennent cochercheurs, à « faire connaissance » ensemble, à conduire un travail de la connaissance. Cette « connaissance active » l'est notamment parce qu'elle se déploie, entre les sessions de corecherche, dans les espaces propres aux deux cochercheurs où les questions travaillées trouvent des

---

<sup>1</sup> Que nous nommerons plus bas « communauté de pairs hétérogènes », expression que nous définirons.

correspondances. L'espace de la recherche conjointe n'est donc pas un sanctuaire, il est construit comme un monde interstitiel entre l'institution scientifique et l'institution sociale concernée par la recherche. Ses frontières avec les institutions d'appartenance des chercheurs sont poreuses et des traductions s'opèrent dans un sens et dans l'autre, avec leur potentiel de transformation des différents mondes sociaux embarqués.

Cet article défendra l'hypothèse que les recherches conjointes s'inscrivent dans une épistémologie qui apparaît alternative à l'épistémologie positiviste-réaliste<sup>2</sup> et à l'épistémologie constructiviste<sup>3</sup>. Nous proposons de nommer quantique-pragmatiste cette épistémologie alternative<sup>4</sup> : quantique en référence à la mécanique quantique (Rovelli, 2020), parce qu'une recherche conjointe construit un « grain » (un « quanta ») ou, dit autrement, un segment de réalité<sup>5</sup> ; et pragmatiste en référence à la philosophie pragmatiste (notamment à l'approche de Dewey, 1927/2010), parce que le possible se découvre à mesure que l'(inter) action (« pragma ») de connaissance se construit.

Nous montrerons dans cet article que, si le régime positiviste-réaliste repose sur un rapport objectivant et le régime constructiviste sur un rapport subjectivant aux phénomènes étudiés, le régime quantique-pragmatiste se caractérise quant à lui par un rapport interactivant, attentif à l'incertitude d'un réel en devenir, où l'interaction observateur/observé joue un rôle crucial dans l'actualisation des possibles et transforme la réalité des deux protagonistes.

---

<sup>2</sup> Et ce, même si on repère parfois dans les dispositifs de recherche conjointe des hybridations qui empruntent à certaines dimensions de l'épistémologie positiviste-réaliste. Ce point sera développé plus loin.

<sup>3</sup> Même remarque que pour l'épistémologie positiviste-réaliste. Et même si elle présente quelques correspondances avec l'épistémologie constructiviste.

<sup>4</sup> Nous développerons ce qui suit dans le cours de l'article.

<sup>5</sup> Le recours au terme quantique, utilisé habituellement par une branche de la physique, peut surprendre ici. Nous l'utilisons pour cinq raisons. Premièrement, nos travaux nous amènent à proposer que la réalité microsociale est granulaire et segmentée (sens du mot quantique), et qu'interagir conduit les acteurs à « sauter » d'une thématique à une autre, chaque thématique étant mise en acte sur une scène sociale spécifique. Nous développerons ce point plus loin dans l'article. Deuxièmement, c'est la lecture de physiciens quantiques, principalement de Carlo Rovelli, qui nous a permis de comprendre qu'il en était de même dans les phénomènes microphysiques nommés quantiques. Troisièmement, la physique quantique a l'antériorité de cette conception du « micro » pensé de manière granulaire. Quatrièmement, de même que le régime positiviste-réaliste doit beaucoup à la physique classique, la mise en évidence du régime quantique-pragmatiste telle que nous le proposons doit à la physique quantique. Enfin, cinquièmement, l'utilisation du terme quantique pour nommer les phénomènes microphysiques et les phénomènes microsociaux, et l'épistémologie qui y correspond, est une manière de désigner un renouvellement, sinon une rupture, dans le processus de connaissance, non plus pensé comme devant proposer seulement des savoirs généraux mais comme devant travailler également les connaissances de phénomènes singuliers, qu'on s'intéresse à l'échelon microphysique ou à l'échelon microsocial. Enfin, cinquièmement, l'utilisation du terme quantique pour nommer les phénomènes microphysiques et les phénomènes microsociaux, et l'épistémologie qui y correspond, est une manière de désigner un renouvellement, sinon une rupture, dans le processus de connaissance, non plus pensé comme devant proposer seulement des savoirs généraux mais comme devant travailler également les connaissances de phénomènes singuliers, qu'on s'intéresse à l'échelon microphysique ou à l'échelon microsocial.

Cet article mettra au travail dans un premier temps la question des savoirs et des connaissances, tout d'abord dans le rapport que ceux-ci entretiennent à l'action, mais également dans la manière dont cette question se pose dans le cadre des recherches conjointes, pour en tirer des conséquences épistémologiques par l'identification des trois régimes de savoirs/connaissances précités.

## **1. Savoir, connaître, agir**

Les recherches conjointes permettent de reposer la question des savoirs et des connaissances, ainsi que des espaces-temps de leur construction, sous un angle nouveau. Elles conduisent les deux cochercheurs, du fait de leurs interactions, à dévier de leur démarche initiale et à découvrir d'autres modes opératoires et d'autres logiques interprétatives. Il en résulte une compréhension combinée des problèmes qui se posent aux acteurs sociaux engagés. Elle prend la forme de connaissances composites, ces connaissances se présentant comme des matériaux composites : construits à partir de connaissances hétérogènes apportés par les différents cochercheurs (des connaissances scientifiques et des connaissances actionnables) et pourtant créant un ensemble coconstruit.

### **1.1. L'enjeu de la mise en équivalence des savoirs et des connaissances**

Cette approche pose la question de l'articulation et de la fécondation de « savoirs » ou de « connaissances »<sup>6</sup> hétérogènes qui reposent sur ce que nous proposons de nommer des communautés de pairs hétérogène. Nous voulons signifier avec cette expression, tout d'abord, que ce sont des communautés au sens d'Esposito (2000), dont les acteurs sont liés par la dette réciproque (*cum munus*) qu'ils découvrent par ce qu'ils s'apportent mutuellement ; ensuite, que ceux-ci deviennent des pairs en partageant une histoire commune où ils agissent en parité ; et enfin, que ces pairs n'en sont pas moins hétérogènes (chercheurs et acteurs sociaux concernés par les questions mises au travail dans ces recherches conjointes).

Les savoirs et les connaissances de ces acteurs qui deviennent des cochercheurs renvoient à des finalités difficilement compatibles, en particulier parce que ceux-ci se sont construits séparément dans notre civilisation où l'on a institutionnalisé la séparation entre connaître et agir (Mendel, 1998).

Or, ce n'est pas parce que l'on postule, comme Rancière (1987), selon le titre de son livre éponyme, une « égalité des intelligences » que tous les savoirs se valent. Cette dernière

---

<sup>6</sup> Nous distinguerons plus bas savoirs et connaissances.

expression ne veut pas dire qu'il y aurait des savoirs supérieurs à d'autres, elle signifie qu'il est difficile d'établir des « équivalences » entre les savoirs. Il ne suffit pas de dire que des savoirs différents, scientifiques ou d'acteurs sociaux sont nécessaires à la construction d'une compréhension d'un phénomène pour que scientifiques comme acteurs sociaux adhèrent à cette idée et comprennent quelque chose au savoir de l'autre, savoir étrange d'un étranger. C'est une des principales difficultés auxquelles se heurtent les chercheurs des pratiques conjointes de la recherche.

## **1.2. Savoirs généraux sédimentés et connaissances relationnelles situées**

Un article de Beillerot (2000) fait utilement le point sur la question des savoirs et des connaissances. Tout d'abord, pour Beillerot, il n'y a pas de savoir qui ne soit situé. La dynamique des savoirs implique représentation, appropriation, partage, transmission, utilisation. Pour en rendre compte, il s'appuie sur la distinction qu'Authier (1998) opère entre les savoirs qui « sont du côté de la mémoire et du passé, du côté des pouvoirs installés, des institutions et de l'administration » (p. 22) et la connaissance, « largement appuyée sur l'existence de l'autre et sa reconnaissance » (*ibid.*, p. 22) qui, selon Authier, « possède, avance, découvre, risque et se lance dans une aventure singulière, encore non tracée, erre sur des terres inconnues » (*ibid.*). Dit autrement, « les connaissances ont une dimension subjective forte [...] alors que les savoirs ont une dimension sociale forte » (Wittorski, 2004, p. 62).

Mais, ajoute Beillerot (2000), « pour connaître, il faut savoir. C'est la relation, si l'on veut garder les dualités entre connaissances et savoir [...] qui peut constituer un point de vue original » (*ibid.*, p. 23). Aussi, pour Beillerot,

approfondir les distinctions entre savoir et connaissance est une attitude pertinente, d'autant que les deux concepts ont une longue histoire philosophique, mais aussi une histoire de leurs usages sociaux ; que le savoir soit décrété ce qui est acquis par transmission, et la connaissance par la découverte par soi-même de ce qui est juste est vrai, c'est-à-dire l'exercice de la vérité et de la vérification, permet sans doute de mieux comprendre le mouvement psychologique et social du lien entre les deux concepts (p. 23-24).

S'ils renvoient à des processus différents, savoirs et connaissances n'en ont pas moins des liens consubstantiels en contribuant à leur déploiement respectif. C'est la raison pour laquelle nous parlerons dans la suite de cet article de savoirs/connaissances.

La question des savoirs et des connaissances se pose, dans les recherches conjointes, sous l'angle de la distinction entre savoirs/connaissances scientifiques et savoirs/connaissances d'acteurs concernés. Béguin et Cerf (2009) remarquent que cette distinction reste vivace, soit pour souligner que les premiers doivent dépasser les limites des seconds, soit parce que les

seconds sont appelés à compléter les premiers. Ils se distinguent de cette manière de voir en notant que « la dynamique des transformations concrètes relève d'une tension toujours renouvelée entre des savoirs à portée générale et des savoirs liés aux situations locales » (Béguin et Cerf, 2009, p. 10).

### **1.3. Les savoirs d'action**

L'examen de la question des savoirs des acteurs sociaux passe inévitablement par celui de la question des savoirs d'action, en particulier en sciences de l'éducation et de la formation où ce concept a participé de la structuration de tout un pan sub-disciplinaire. Lièvre (2004) rappelle, en faisant appel à des auteurs canoniques sur cette question, comment le concept de savoirs d'action s'est progressivement construit depuis quelques décennies. L'auteur cite Piaget pour lequel l'action constitue un savoir autonome qui reste non conscient. L'activité conceptuelle (qu'il appelle la compréhension et qui se distingue de l'action) suppose une abstraction. Lièvre cite Vergnaud, Clôt et Vermesch et montre que le savoir des praticiens n'est pas clairement conscientisé. Pour le dernier auteur, l'explicitation de la pratique suppose une rupture par le praticien.

La méthodologie de recherche adaptée pour construire les savoirs d'action est alors clinique, par une analyse de situations singulières, et conduit à une modélisation. Pour Lièvre, c'est en explicitant par écrit son savoir-faire que le praticien constitue son savoir d'action qui est à l'interface d'un savoir-faire et d'un savoir scientifique. Le savoir scientifique seul ne répond pas d'emblée aux questions du praticien car sa finalité est en effet d'expliquer les phénomènes dans une perspective d'accroissement du savoir.

Un article de Olry et Wittorski (2004) permet de repérer la spécificité de l'approche par les savoirs d'action. Pour les deux auteurs, les savoirs d'action sont en rapport avec des « unités significatives » (p. 221) qui structurent les activités en situation et procèdent de la clôture de « situations de références [qui vont faire] ressource pour la personne dans le contexte » (*ibid.*, p. 222). Les savoirs d'action caractérisent l'engagement dans l'action, ils participent d'une « fonction d'orientation de l'action » (*ibid.*, p. 224) et ils intègrent également la « production de signification » (*ibid.*, p. 222), mais spécifiquement « à propos des rapports qu'entretiennent activité, engagement et reconnaissance de sens » (*ibid.*, p. 222). Les unités significatives sont donc « dépendantes de l'appréciation qu'en fait l'acteur » (*ibid.*, p. 225), notamment en termes d'efficacité.

#### **1.4. Une pensée adéquate à un monde quantique-pragmatiste, segmenté, incertain, à découvrir**

Les recherches consacrées à la mise en évidence des savoirs d'action développent des modes opératoires spécifiques visant à formaliser la « part insue de l'activité » (Wittorski, 2014, p. 101). Au terme de ces démarches, les acteurs sociaux ont construit un discours sur ce que leur activité leur apprend.

D'autres types de recherches ayant des objectifs et des modes opératoires différents, notamment ceux relatifs aux enjeux institutionnels et aux pratiques des acteurs, qui constituent notre expérience, conduisent les chercheurs acteurs sociaux à développer, dans leurs échanges avec les chercheurs scientifiques, des discours présentant des caractéristiques dont nous proposons qu'elles sont révélatrices d'une pensée quantique-pragmatiste.

Dans ce type de recherches conjointes, nous constatons de manière récurrente que les acteurs sociaux, dans leur grande majorité<sup>7</sup>, contribuent aux discussions avec les chercheurs d'une manière qui peut surprendre ceux qui n'en ont pas l'habitude. Ils ne formalisent pas de savoirs d'action comme c'est le cas dans les dispositifs dédiés, mais ils n'en développent pas moins un discours organisé en ce qui peut être compris comme des unités significatives. Ils réagissent à plusieurs dimensions des analyses des scientifiques par des interventions souvent assez courtes, sans lien les unes avec les autres et sans qu'il soit possible aux participants d'anticiper sur la suite de leur propos<sup>8</sup>.

Cette manière de partager des connaissances ou des informations n'est pas propre aux échanges entre chercheurs et acteurs sociaux, elle correspond au mode habituel de la conversation. Elle caractérise une forme de connaissance adéquate à la dynamique quantique, c'est-à-dire granulaire ou, dit autrement, segmentée de l'action.

Ces acteurs développent cette dynamique de connaissance lorsqu'ils interagissent (Lyet, 2020), mais également lorsqu'ils travaillent avec les scientifiques. C'est en effet leur manière de penser, celle qu'ils ont construite dans leur pratique quotidienne, celle qui est adaptée à l'action en train de se faire en situation d'intervention. Ils se différencient ainsi des chercheurs qui

---

<sup>7</sup> À l'exception, dans certains cas, de quelques-uns qui ont suivi des formations supérieures longues ou ont construit un parcours parallèle dans la recherche ou l'enseignement.

<sup>8</sup> Par exemple, dans une recherche sur les réponses politiques et sociales à la pauvreté en milieu rural, un intervenant social qui participait à un groupe de travail qui réagissait aux analyses des chercheurs a développé un court propos sur le fait que le vécu de la pauvreté est subjectif et dépend de la conception du revenu que la personne estime minimal. Sans transition, il a développé un autre propos sur le fait que la pauvreté était stigmatisante en milieu rural et conduisait des personnes à ne pas solliciter d'aides pour ne pas apparaître pauvres. Ce type de « saut thématique » est récurrent.

apprennent à développer longuement une argumentation où des arguments se succèdent selon un schéma cause-conséquence.

Pour comprendre cela, il faut adopter le point de vue d'une théorie sociale particulière et de l'épistémologie qui lui correspond, sur lesquelles nous travaillons depuis quelques années, et que nous avons proposé plus haut de nommer « quantique-pragmatiste ». Cette théorie et cette épistémologie reposent à la fois sur une hypothèse pragmatiste de l'enquête conduite par les acteurs (Dewey, 1927/2010) ; et sur une hypothèse quantique du monde (Rovelli, 2020), que l'on s'intéresse aux mondes microphysiques et aux déplacements des électrons ou aux mondes microsociaux des interactions dans les configurations (Elias, 1987). Jusqu'à présent, l'articulation entre la théorie pragmatiste et la théorie quantique a été peu explorée<sup>9</sup>. Réfléchir cette articulation, c'est construire une seule approche à partir de dimensions empruntées à deux théories s'inscrivant dans deux disciplines différentes, en montrant la nouveauté et la cohérence. La construction d'une théorie quantique-pragmatiste ne consiste ainsi pas en l'addition des caractéristiques de la théorie quantique et de la théorie pragmatiste, mais en la construction d'une nouvelle approche qui, d'une part, présente des caractéristiques qui procèdent de ce renouvellement et qui, d'autre part, édulcore certaines dimensions des deux théories d'origine, le tout étant à la fois plus et moins que la somme des parties.

Avant de penser l'articulation des deux théories, quantique et pragmatiste, rappelons rapidement quelques-uns de leurs traits caractéristiques, ceux qui vont être activés dans l'hybridation qui construit cette théorie et cette épistémologie quantique-pragmatiste.

Tout d'abord, une hypothèse quantique propose de considérer qu'au niveau micro, le monde est discontinu et granulaire, composé de quanta, de grains qui s'actualisent de façon aléatoire (comme le rappelle Rovelli, 2020, pour les phénomènes microphysiques dits quantiques). Transposons immédiatement cette perspective aux mondes microsociaux. Le jeu des acteurs s'y développe dans des configurations où plusieurs enjeux et plusieurs logiques sont en concurrence et en tension (Bonny, 2012). En fonction des enjeux du moment, de la présence de tel ou tel acteur, une scène sociale se met en place, caractérisée par l'activation d'une des logiques en concurrence dans la configuration (Lyet, 2020). L'émergence d'un autre enjeu, l'arrivée d'un nouvel acteur, parfois de façon non prévisible, activent une autre logique sur une nouvelle scène. Les acteurs changent de registre, sautent d'un registre à l'autre comme quand un électron

---

<sup>9</sup> À notre connaissance, seul Bächtold (2009) s'y est essayé.



saute d'une orbite à une autre dans le monde microphysique, ce qui conduit ces acteurs à échanger sur une nouvelle question, un nouvel enjeu (Lyet, 2022)<sup>10</sup>.

Dans les mondes quantiques, plusieurs enjeux, logiques, scènes sont toujours théoriquement possibles et s'actualisent de façon inattendue et imprévisible. Cette dynamique inscrit les acteurs dans des configurations instables. Un acteur social apprend à s'y mouvoir en construisant une pratique pragmatiste, en conduisant son enquête. Il apprend par ce qu'il découvre en agissant et il s'ajuste aux scènes et aux logiques qu'il rencontre. Il doit en effet prendre en compte, dans le temps rapide de l'interaction, la réalité qui se présente à lui dans l'actualisation des différents possibles en rapport aux différentes logiques. Il est ainsi conduit à s'intéresser successivement à des dimensions fort différentes, à « sauter » de l'une à l'autre.

La théorie pragmatiste connaît depuis quelques années un succès certain, notamment en sciences de l'éducation et de la formation (Thievenaz, 2014, 2019). Son succès tient à sa capacité à proposer une approche qui redonne ses lettres de noblesse à la dynamique de savoirs/connaissances dans l'action en train de se faire. Engagé dans l'action, confronté à des problèmes divers où ses routines ne sont plus suffisamment opératoires, le « public » conduit son « enquête » (Dewey, 1927/2010), c'est-à-dire qu'il tente de comprendre ce qui détermine ses problèmes tout en posant des actes pour transformer son environnement ; en faisant donc des choix qui, en retour, aident à comprendre et à agir en développant des apprentissages et ce, parce que ces actes et les conséquences fournissent de l'information et permettent en même temps d'attribuer de la valeur à ce qui se passe. Pour Thievenaz (2019) :

c'est parce que la situation rencontrée est incertaine, confuse ou présente des tendances contradictoires que le sujet expérimente, se questionne, réinterroge ce qu'il tient habituellement pour vrai ou pour acquis, et ce faisant, réélabore ses habitudes de pensée et d'action. L'ouverture d'une *enquête* est conditionnée par l'irruption de l'inattendu ou du problématique et par le sentiment d'embarras et d'incertitude qui l'accompagne. De la rencontre entre le sujet et la situation naît un désajustement qui ne sera dépassé que si de nouvelles potentialités sont découvertes, élaborées ou actualisées (p. 9).

---

<sup>10</sup> Par exemple, nous avons montré que, dans la politique publique de la protection de l'enfance, les professionnels développent en alternance quatre postures qui répondent à quatre injonctions, construites deux à deux : I. une posture de la responsabilité (le travailleur social rappelle la loi et contrôle) *versus* II. Une posture de la compréhension (le travailleur social développe écoute et aide) ; III. Une posture de la suppléance (le travailleur social fait à la place) *versus* IV. Une posture de l'étayage (le travailleur social accompagne la construction de compétences). En se combinant, ces quatre postures/injonctions construisent quatre scènes d'action : Scène A : faire à la place pour restaurer la loi (combinaison des postures I et III) ; Scène B : faire à la place pour venir en aide (combinaison des postures II et III) ; Scène C : étayer pour restaurer la loi (combinaison des postures I et IV) ; Scène D : étayer pour venir en aide (combinaison des postures II et III). Cette succession de scènes et de postures/injonctions y correspondant dépend de la succession non prévisible d'enjeux différents dans le cours de l'interaction. Ces scènes qui se succèdent sont autant de « grains », de quantas qui font des interactions des réalités granulaires. Cet exemple est développé plus longuement dans un autre article qui analyse pour lui-même le paradigme quantique-pragmatique (cf. Lyet, 2022).

L'approche quantique des mondes microsociaux conduit à renouveler l'analyse sociale à l'origine du pragmatisme à la manière de Dewey. Pour celui-ci, les acteurs développent leur enquête quand une incertitude nouvelle déstabilise leurs routines, en vue de revenir à une forme de stabilité. Dans les mondes quantiques microsociaux, la succession de scènes sociales (de grains, de quanta sociaux) inattendues, imprévisibles et, ajoutons cette dernière caractéristique, singulières, installe les acteurs dans une instabilité structurelle, les conduisant à développer une compétence d'« enquêteurs quantiques », attentifs à la granularité incertaine et singulière de la réalité microsociale.

Dans les recherches conjointes quantiques-pragmatiste, les connaissances des acteurs sociaux associés à la recherche sont donc complémentaires de celles des scientifiques, non pas seulement ou non pas d'abord parce qu'elles apportent d'autres données, mais aussi, et peut-être surtout, parce qu'elles développent un autre mode opératoire qui permet d'être attentif aux sauts quantiques entre les différentes réalités, aux incertitudes que cela génère pour les acteurs concernés et au pragmatisme requis pour apprendre à s'y mouvoir<sup>11</sup>.

## **2. Trois régimes de savoirs/connaissances : positiviste-réaliste, constructiviste et quantique-pragmatiste**

Les développements précédents prennent pleinement sens sur un arrière-fond souvent peu visible, celui de la coexistence de trois régimes de savoirs/connaissances. Chacun de ces régimes développe une épistémologie qui le caractérise.

Il est habituel de distinguer à la suite de Le Moigne (1995/2012) un régime épistémologique positiviste-réaliste et un régime épistémologique constructiviste. Les développements épistémologiques des dernières décennies nous conduisent à proposer un troisième régime que nous qualifions de quantique-pragmatiste et qui caractérise notamment les recherches-conjointes.

Ces trois régimes doivent être compris comme des modèles idéaux ou idéaltypes, en référence à Weber (1921/1971). Cela signifie que les configurations de savoirs/connaissances combinent parfois deux régimes ou les trois ensemble. Mais chaque dispositif concret de savoirs/connaissances n'en est pas moins référé principalement à un régime. Il en porte la marque, sans que cela soit exclusif.

---

<sup>11</sup> Encore faut-il que les chercheurs scientifiques y aient été sensibilisés. C'est un des objets de cet article que de contribuer à cette sensibilisation.

## **2.1. Les principales caractéristiques des trois régimes de savoirs/connaissances**

Le régime positiviste-réaliste considère que la réalité est « déjà-là », elle préexiste et est postulée être la même pour ceux qui l'observent. La science a pour visée l'établissement de la vérité, même si les scientifiques savent que celle-ci est comme l'horizon qui recule à mesure que l'on s'en approche. La collecte des faits est en effet considérée comme toujours en partie biaisée et les modèles théoriques sont toujours perfectibles.

L'enjeu de la pratique scientifique dans ce régime est, d'une part, de collecter, grâce à des méthodes performantes, des informations les plus précises et les plus objectives possibles sur la réalité étudiée et de les analyser de la manière la plus adéquate grâce à des modèles théoriques pertinents ; et, d'autre part, de chercher sans cesse à parfaire les méthodes et les théories, pour réduire l'écart entre la réalité déjà-là et la manière de la comprendre.

À la différence du régime positiviste-réaliste, le régime constructiviste postule que la réalité n'est pas connaissable en tant que telle car elle est pensée par des sujets depuis leur point de vue situé<sup>12</sup>. Chaque point de vue privilégie certains aspects de la réalité observée et en néglige, voire en occulte, d'autres. Le philosophe des sciences Pestre (2013) exprime bien cette compréhension des savoirs/connaissances lorsqu'il montre que savoir et ignorance sont

produits de conserve, dans les mêmes opérations, les mêmes gestes – et les deux sont mêlés dans le résultat. Il n'est pas de production de savoir sans production d'une ignorance concomitante et organiquement liée puisque produire une connaissance humaine consiste d'abord à prendre son problème d'un certain point de vue, à énoncer quelque chose au détriment d'autre chose. Savoirs positifs et points aveugles se fabriquent dans le même mouvement, ils sont engendrés dans et par les mêmes actes. La production d'énoncés sur les choses est simultanément une production de pertinence et d'inadéquation. Il n'est pas de production de savoir neuf sans réorganisation mentale et conceptuelle – et donc sans production de nouveaux points aveugles et d'oublis, les deux formes premières de l'ignorance (p. 67-68).

Toute connaissance est donc une construction située. L'enjeu de la pratique scientifique dans le régime constructiviste est de mettre au travail le point de vue subjectif du sujet connaissant.

---

<sup>12</sup> Il est nécessaire que nous explicitions pourquoi nous proposons de réduire ici le constructivisme au seul pôle subjectivant alors qu'il comprend souvent, chez les auteurs qui l'analysent, d'autres dimensions. Ainsi, Le Moigne ([1995] 2012) en repère-t-il trois : le fait que la connaissance soit construite par des sujets situés, le fait que la connaissance réponde à une norme de faisabilité et le fait que la connaissance comporte une dimension téléologique. Les deux dernières dimensions sont rapportées chez William James au courant pragmatiste (Mezzena, 2020). Aussi, nous proposons que l'émergence récente d'un régime quantique-pragmatiste permet de distinguer et de clarifier deux épistémologies confondues jusqu'alors dans le concept de constructivisme. Et nous proposons donc de considérer que ce qui caractérise en propre le constructivisme est le fait que la connaissance soit construite par un sujet « subjectif » situé.

Le régime quantique-pragmatiste présente des correspondances avec le régime constructiviste dans la conception des savoirs/connaissances comme expérience non dualiste<sup>13</sup>. Mais il se focalise sur l'interaction, dans tout acte de savoirs/connaissances, entre des humains entre eux et entre ceux-ci et des méthodes, des outils d'observation, des faits, etc.

*A priori*, certains sont là en tant qu'« observateurs » et d'autres sont là en tant qu'« observés ». Mais ceux-ci ne sont pas que cela : quand ils sont observés, ils « observent » également les observateurs qui sont, de ce fait, eux aussi observés. Les protagonistes réagissent à l'observation dont ils sont l'objet, ils sont influencés par elle et l'influencent et cela transforme leur rapport à leur partenaire. Ils inter-réagissent et, de ce fait, se transforment et sont transformés. Ils créent, dans la singularité de leur interaction « en train de se faire », quelque chose qui n'existait pas auparavant, un nouveau grain (quanta) ou segment de réalité qui devient leur réalité commune (Lyet, 2022).

Il n'y a donc pas des observateurs et des observés, tous sont des protagonistes d'une réalité qui procède de leur interaction. Et ce que connaît celui qui endosse le rôle d'observateur n'est pas la réalité de l'observé dans d'autres configurations, mais une réalité commune ici et maintenant qui, ce point est fondamental, a néanmoins à voir avec leurs autres réalités respectives tout en étant distincte. Les protagonistes ne peuvent connaître que ce qui résulte de cette interaction, que ce qui s'actualise de leurs réalités initiales dans cette interaction. Ils ne peuvent pas connaître d'autres interactions qui produiraient d'autres actualisations.

Dans le régime quantique-pragmatiste, l'enjeu de la pratique scientifique est, pour les interactants, de construire une capacité à agir/connaître ensemble en permettant à chacun de conduire une enquête où il peut trouver, dans la dynamique interactive, une place où il peut actualiser ses réalités. C'est-à-dire où il peut jouer son jeu et le faire prendre en compte par l'autre interactant, sans que celui-ci ne lui attribue une place.

Ce qui précède montre que les trois régimes obéissent à des principes incomparables. Chacun des trois est polarisé sur un des phénomènes qui constituent le *process* de savoirs/connaissances : la construction des objets de recherche pour le régime positiviste-réaliste, la construction du point de vue du sujet situé pour le régime constructiviste et la construction des interactions entre les acteurs de savoirs/connaissances dans le régime quantique-pragmatiste.

## **2.2. La dynamique de savoirs/connaissances dans chaque régime**

---

<sup>13</sup> c'est-à-dire qui ne pense pas les questions comme se situant entre vérité et erreur.

Dans le régime positiviste-réaliste, la dynamique de savoirs/connaissances est, comme dans les autres régimes, une discussion entre des analyses différentes. Mais, dans ce régime, cette discussion vise à éprouver les faits et les arguments, pour traquer les erreurs empiriques ou théoriques, dans le cadre du « jeu de société » scientifique.

Celui-ci reconstruit la réalité au regard de ce qui est pertinent pour les scientifiques, négligeant ainsi parfois ce qui l'est pour les acteurs sociaux concernés. Les chercheurs construisent la connaissance du phénomène et de ses acteurs à distance de ceux-ci. Ils maîtrisent, seuls, les compétences requises pour mener une recherche et ils conduisent l'analyse à partir de leurs propres grilles de lecture et d'interprétation, sur la base de méthodes qu'ils ne négocient pas, dans le cadre d'interactions dont ils définissent, seuls, les principes. Ils ne sollicitent pas l'analyse des acteurs, ils n'intègrent pas leurs catégories dans leurs interprétations.

Le jeu positiviste de la science est un jeu de « réduction » (Béguin et Cerf, 2009, p. 4) aux entrées disciplinaires des chercheurs, un jeu qui réduit la connaissance aux questions qui se posent dans la ou les disciplines des chercheurs qui conduisent la recherche. Les recherches positivistes-réalistes sont construites pour enrichir les débats disciplinaires scientifiques, dans le registre de ces disciplines, elles ne sont pas faites pour contribuer à la dynamique des institutions des acteurs concernés.

La dynamique de savoirs/connaissances est, dans le régime constructiviste, une discussion entre des analyses différentes visant à identifier les options caractéristiques de chaque point de vue. Théoriquement, le régime constructiviste peut se développer entre seuls scientifiques mais l'attention aux points de vue qui caractérise ce régime conduit souvent à poser la question de ceux des acteurs concernés.

Le principal défi du régime constructiviste est la construction, entre des points de vue différents, d'une discussion. Celle-ci ne peut avoir pour finalité l'établissement de la vérité puisque deux points de vue se posent les questions de manières suffisamment différentes pour qu'il demeure toujours un écart entre leurs compréhensions respectives.

Appliqué aux recherches conjointes, ce défi conduit Serge Desgagné (2007) à proposer le principe de « double vraisemblance ». Pour le chercheur québécois, ce principe est applicable à « un savoir qui doit relever le défi d'esprit collaboratif de refléter les préoccupations des partenaires et des mondes qu'ils représentent : mondes de la recherche et de la pratique. » (p. 91), dans le cadre d'« un espace réflexif commun de coproduction du savoir en cause » (*ibid.*, p. 97). Il propose de « distinguer un processus de négociation qui viserait un consensus ou une compréhension commune du monde, d'un processus qui vise plutôt à ce que chaque individu se construise un savoir viable au carrefour du savoir viable des autres »

(Desgagné, 2001, p. 64). Par viable, Desgagné nous dit qu'« un savoir sera viable dans la mesure où il permet à "l'être au monde" d'atteindre les buts qu'il poursuit » (*ibid.*, p. 64).

D'où l'importance [...] d'ancrer [la démarche constructiviste du savoir] dans leur expérience concrète du monde et de faire en sorte que le point de vue de chacun, sur cette expérience qu'il fait du monde, soit entendu, voire débattu. [...] Le savoir se « coconstruit » dans l'interaction humaine [...] à travers une perpétuelle affirmation et négociation des points de vue. Car ce qui est viable pour l'un ne l'est pas nécessairement pour l'autre (p. 64).

Enfin, comme le régime constructiviste, le régime quantique-pragmatiste ne se pose pas la question de la vérité mais celle de la viabilité des savoirs ou, comme le dit Le Moigne (1995/2012, p. 45), celle de leur faisabilité. La dynamique de savoirs/connaissances consiste alors en la construction d'un segment singulier de réalité, d'une réalité singulière. Ce régime parachève la déconstruction, engagée par le régime constructiviste, du modèle idéaliste selon lequel, notamment dans la conception aristotélicienne, il n'y a de savoir que général. Au contraire, il affirme qu'il ne peut y avoir de connaissance que des singularités construites par l'interaction entre les acteurs de connaissance, lesquels ont des probabilités diverses de s'actualiser.

### **2.3. Les dispositifs de construction des savoirs/connaissances**

Chacun des trois régimes trouve à prendre forme dans des dispositifs de savoirs/connaissance qui leur correspondent.

Au régime positiviste-réaliste correspondent des dispositifs qui se polarisent sur les phénomènes étudiés, en cherchant à les objectiver, à en faire des objets de connaissance par rapport auxquels les acteurs de connaissance doivent construire une relation distanciée visant à la neutralité.

Les dispositifs correspondant au régime constructiviste se polarisent sur les sujets connaissants. Ceux-ci sont invités à interroger leur rapport au phénomène étudié, grâce à des dispositifs qui mettent au travail leur implication et leur relation aux autres sujets connaissants. Les dispositifs cliniques (Monceau, 2013) sont particulièrement adaptés pour traduire en actes le régime constructiviste.

Les dispositifs qui actualisent le régime quantique-pragmatiste sont polarisés sur les interactions et sur la place et le rôle des protagonistes. Ce régime se concrétise quand les « observateurs » et les « observés » deviennent des cochercheurs, c'est-à-dire des coauteurs et des coacteurs du dispositif de recherche qui contribuent, chacun à leur manière, non équivalente

mais néanmoins active, au déroulé et au déploiement de l'interaction et à la construction de la réalité connaissable.

Il y a un risque de confusion avec le régime précédent. Ce qui différencie les deux types de dispositifs correspondant aux deux régimes, c'est que les dispositifs du régime quantique-pragmatiste développent des interactions qui ne sont pas seulement mise en discussion de points de vue comme dans le régime constructiviste mais également participation active des deux types de cochercheurs (scientifiques et acteurs sociaux concernés) à la construction du dispositif de recherche, et donc capacité de ces deux acteurs à pouvoir y agir et à transformer l'interaction en y déployant leurs propres modes opératoires.

Dans les dispositifs qui participent du régime quantique-pragmatiste, la question du pouvoir n'est non seulement pas évacuée mais elle est même prise au sérieux et mise au travail, car au « cœur du réacteur ». C'est quand les cochercheurs acteurs sociaux peuvent avoir du pouvoir en influençant l'évolution du dispositif de recherche, par une mise en actes de leurs modes opératoires quantiques-pragmatistes aux côtés des modes opératoires idéels des scientifiques, que le dispositif devient un segment actualisé de leurs réalités, coconstruit avec les cochercheurs scientifiques. Ils ne sont pas placés seulement dans un rôle pensé pour eux dans un « jeu de société » qui n'est pas le leur et où ils seraient des figurants au rôle prescrit, ils deviennent des coauteurs de l'interaction qui s'invente et qui se présente donc comme une actualisation de leurs réalités.

Dans le régime quantique-pragmatiste, les différentes réalités des cochercheurs scientifiques et acteurs sociaux concernés sont agissantes. Elles créent un grain de réalité interstitiel entre leurs mondes d'origine respectifs, où sont mis en œuvre des modes opératoires composites, mixtes, à la fois quantiques-pragmatistes et idéels, résultant de l'interaction entre ces différents protagonistes, dans ce qui est alors pleinement une recherche conjointe car conduite conjointement.

Le processus est pleinement achevé quand les deux protagonistes peuvent, chacun de leur côté, et à leur manière, contribuer à développer d'autres interactions et à créer d'autres segments de réalités où ils actualisent ce qui s'est créé dans le quanta (grain, segment) de la recherche conjointe. C'est ainsi que les protagonistes transportent dans leurs mondes d'origine, avec des modes opératoires qui les caractérisent, des éléments de la recherche conjointe en les transformant.

#### **2.4. La combinatoire des trois régimes dans les dispositifs de savoirs/connaissances**

La polarisation d'un dispositif sur un régime épistémologique ne signifie pas qu'il est totalement hermétique à l'attraction des deux autres. Nos investigations nous conduisent à proposer l'hypothèse que chaque dispositif de savoirs-connaissances présente des caractéristiques hybrides tout en étant polarisé sur le régime qui correspond à son orientation principale.

Les trois régimes renvoient à des gestes qui, s'ils sont distincts, ne sont pas pour autant séparés dans les pratiques de construction de savoirs/connaissances. Quelle que soit l'orientation principale d'un dispositif de savoirs/connaissances, en référence à un des trois régimes épistémologiques, il est parfois possible de repérer la coexistence des trois pôles, renvoyant aux trois régimes : dans l'identification d'un objet de connaissance (pôle positiviste-réaliste), dans la mise au travail du rapport au monde du sujet connaissant (pôle constructiviste), comme dans la prise en compte de la granularité du monde et de l'inattendu dans l'interaction entre un « observateur » et un « observé » (pôle quantique-pragmatiste). Nous faisons l'hypothèse que cela tient au fait que chaque régime épistémologique se polarise sur un des phénomènes qui participe du process du savoir et de la connaissance.

Pour autant, chaque dispositif organise une pratique centralement construite pour mettre au travail les principes du régime de savoirs-connaissances auquel il se réfère principalement. Il en est ainsi dans les recherches conjointes qui mettent en collaboration sur un temps assez long des scientifiques et des acteurs sociaux pour construire des savoirs-connaissances sur des dimensions en rapport avec la pratique de ces acteurs concernés.

Le dispositif propre aux recherches conjointes organise de fait une interaction qui construit une réalité interstitielle singulière et originale et, de ce fait, transforme la réalité des uns et des autres (orientation quantique-pragmatiste). Mais cela n'en conduit pas moins les chercheurs à construire des objets de connaissance en essayant de les décrire et de les analyser pour eux-mêmes (orientation positiviste-réaliste) et à mettre en discussion leurs points de vue subjectifs respectifs (orientation constructiviste).

## **Conclusion**

Les recherches conjointes sont des dispositifs méthodologiques évolutifs, conçus pour permettre aux chercheurs scientifiques et aux acteurs concernés de devenir des coauteurs et des coacteurs de la recherche, en ayant la possibilité concrète d'y actualiser leurs réalités dans une interaction de savoirs/connaissances que chacun a la possibilité d'orienter. Elles développent ainsi un jeu semi-ouvert qui met en scène les ingrédients d'une acculturation réciproque, où ce qui se passe n'est pas écrit à l'avance.



Les recherches conjointes se réfèrent ainsi principalement au régime quantique-pragmatiste. Celui-ci déploie des interactions singulières et produit un résultat qui est l'actualisation, dans cette interaction, d'une pluralité de possibles. Dans le domaine scientifique, c'est la construction de dispositifs mettant en scène l'interaction entre les chercheurs et le phénomène par l'attribution de rôles actifs aux interactants qui active le régime quantique-pragmatiste.

À rebours de la conception aristotélicienne selon laquelle il n'y a de connaissance que du général, le régime quantique-pragmatiste défend l'idée que le général n'est pas connaissable en soi, seule est connaissable l'actualisation singulière d'un champ de possibles produite par l'interaction à l'œuvre dans tout *process* de connaissance. Dans ce régime de connaissance, tout discours général ne peut développer qu'une série d'hypothèses probables. C'est l'activation du processus de connaissance par l'interaction entre les protagonistes qui produit un événement singulier que l'on peut connaître au sens où on peut en faire l'expérience.

Les collectifs qui conduisent conjointement ces recherches développent un « travail du commun » (selon le titre éponyme du livre de Pascal Nicolas-Le Strat, 2016) entre des acteurs différents réunis par « pacte intellectuel de la présupposition d'intelligence » (Rancière, cité dans le blog de Nicolas-Le Strat, 2015). Ils construisent un espace de délibération à dimension épistémologique mais aussi politique, une « épistémopolitique du commun » (*ibid.*).

Pour les disciplines comme les sciences de l'éducation et de la formation, l'enjeu est de poursuivre la réflexion épistémologique pour se penser comme une discipline de l'expérience des interactions de savoirs/connaissances entre chercheurs scientifiques et chercheurs acteurs sociaux concernés.

## **Bibliographie**

Authier, M. (1998). *Pays de connaissance*. Éditions du Rocher.

Bächtold, M. (2009). *L'interprétation de la mécanique quantique. Une approche pragmatiste*. Hermann.

Béguin, P. et Cerf, M. (2009). Introduction. Dans P. Béguin et M. Cerf (dir.), *Dynamique des savoirs, dynamique des changements* (p. 4-12). Octarès.

Beillerot, J. (2000). Le savoir, une notion nécessaire. Dans N. Mosconi, J. Beillerot et C. Blanchard-Laville (dir.), *Formes et formation du rapport au savoir* (p. 15-37). L'Harmattan.

Bonny, Y. (2012). Les institutions publiques au prisme de la pluralité. Dans Y. Bonny et L. Demailly (dir.), *L'institution plurielle* (p. 9-36). Presses Universitaires du Septentrion.

Desgagné, S. (2001). Le défi de la production de « savoir » en recherche collaborative : autour d'une démarche de reconstruction et d'analyse de récits de pratique enseignante. Dans

M. Anadon (dir.), *Nouvelles dynamiques de recherche en éducation* (p. 89-124). Presses universitaires de Laval.

Desgagné, S. (2007). Le défi de coproduction de « savoir » dans les recherches collaboratives. Dans M. Anadon (dir.), *La recherche participative* (p. 89-121). Presses de l'université du Québec.

Dewey, J. ([1927] 2010). *Le public et ses problèmes*. Gallimard.

Elias, N. (1987). *La société des individus*. Fayard.

Esposito, R. (2000). *Communitas, origine et destin de la communauté, précédé de Conloquium*. Presses universitaires de France.

Le Moigne, J.-L. (1995/2012). *Les épistémologies constructivistes*. Presses universitaires de France.

Les chercheurs ignorants (dir.) (2015). *Les recherches actions collaboratives. Une révolution de la connaissance*. Presses de l'EHESP.

Lièvre, P. (2004). Vers un savoir d'action en sciences de gestion : le cas des expéditions polaires. *Gérer & Comprendre*, 75, 4-16.

Lyet, P. (2020). Prudence et agilité dans les processus d'hybridation de l'intervention sociale. Dans M. Kuehni (dir.), *Le Travail social sous l'œil de la prudence* (p. 107-120). Schwabe Verlag.

Lyet, P. (2022). Les enseignements quantiques et pragmatistes des recherches conjointes et leur enjeu pour la formation. Dans P. Lechaux (dir.), *Les défis de la formation des travailleurs sociaux au prisme des mutations du social. Entre universités et écoles professionnelles* (p. 435-462). Champ social Éditions.

Lourau, R. (1969). *L'analyse institutionnelle*. Éditions de Minuit.

Mendel, G. (1998). *L'acte est une aventure, du sujet métaphysique au sujet de l'acte pouvoir*. La Découverte.

Mezzena, S. (2020). Un savoir-faire qui échappe/résiste à la gouvernance managériale. Une approche perspectiviste de la connaissance comme chemin pour faire confiance. Dans M. Kuehni, M. (dir.), *Le travail social sous l'œil de la prudence* (p. 239-261). Schwabe Verlag.

Monceau, G. (2013). Techniques socio-cliniques pour l'analyse institutionnelle des pratiques. Dans G. Monceau (dir.), *L'analyse institutionnelle des pratiques. Une socio-clinique des tourments institutionnels au Brésil et en France* (p. 15-35). L'Harmattan.

Nicolas-Le Strat, P. (2015, 24 juillet). Vers une épistémopolitique du commun. Site de l'auteur. <https://pnls.fr/vers-une-epistemopolitique-du-commun/>

Nicolas-Le Strat, P. (2016). *Le travail du commun*. Éditions du commun.

Olry, P. et Wittorski, R. (2004). Savoirs d'action et activités de référence. Dans J.-M. Barbier et O. Galatanu (dir.), *Les savoirs d'action : une mise en mots des compétences ?* (p. 221-244). L'Harmattan.

Pestre, D. (2013). *A contre-science. Politiques et savoirs des sociétés contemporaines*. Le Seuil.

Rancière, J. (1987). *Le Maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*. Fayard.

Rovelli, C. (2020). *Helgoland. Le sens de la mécanique quantique*. Flammarion.

Thievenaz, J. (2014). L'intérêt de la notion d'« enquête » pour l'analyse du travail en lien avec la formation. *Travail et apprentissage*, 13, 14-33.

Thievenaz, J. (2019). La théorie de l'enquête de John Dewey : actualité en sciences de l'éducation et de la formation. *Recherche et formation* [Online], 92. <https://doi.org/10.4000/rechercheformation.5596>

Weber, M. (1921/1971). *Économie et société* (tome I). Plon.

Wittorski, R. (2004). Les rapports théorie-pratique dans la conduite des dispositifs d'analyse de pratiques. *Éducation permanente*, 160, 61-70.

Wittorski, R. (2014). Rendre visible la part insue de l'activité : quelques motifs, enjeux et fonctions remplies. Dans P. Remoussenard (dir.), *En quête du travail caché : enjeux scientifiques, sociaux, pédagogiques* (p. 101-113). Octarès.